

« Lignes de fuite »

# Ainsi parlait Balthasar

*Chroniques drolatiques*  
(volume I : 1920-1921)

Henri Roorda

Éditions de la Première Heure

## NOTE DE L'ÉDITEUR

Né en Hollande en 1870, Henri Roorda émigre vers la Suisse avec sa famille dès 1872 et y demeurera toute sa vie. Proche des milieux libertaires, il devient professeur de mathématiques et s'intéresse de près à la question de l'enseignement. Il publie ainsi plusieurs ouvrages de pédagogie aux titres explicites (*L'École et l'apprentissage de la docilité*, *Le Pédagogue n'aime pas les enfants*, *Le Débourage des crânes est-il possible ?*, *Avant la grande réforme de l'an 2000*) ainsi que trois essais (*Mon internationalisme sentimental*, *Le Rire et les rieurs*, *Mon suicide*). En parallèle, il signe sous le pseudonyme de Balthasar un grand nombre de chroniques humoristiques pour différents périodiques (*L'Arbalète*, *La Crécelle*, *La Tribune de Lausanne*, *La Gazette de Lausanne*, *La Tribune de Genève*, etc.)<sup>\*</sup>.

Dans tous ses textes, Roorda s'emploie essentiellement à démontrer l'absurdité de toute attitude doctrinale. Prenant le parti de la vie concrète – avec ses incertitudes, ses contradictions, ses non-sens –, il ridiculise les dogmatismes de ceux qui prétendent avoir trouvé la Vérité dans leur petit bout de savoir. Car c'est toujours au nom des grandes idées que le pire advient, et toujours avec la conviction d'agir pour le bien. Mais « *quand on met en branle deux cent mille gaillards pleins d'enthousiasme, on peut être sûr qu'il arrivera des malheurs* » (« Une explication », page 9).

Aussi Roorda adopte-t-il une attitude plus détachée, faite de bienveillance, d'humour et de bon sens. En tant que mathématicien, il sait qu'il n'y a de vérité définitive que dans l'abstraction, et que, dès lors qu'il est question de vivre, le déploiement de la seule raison conduit bien souvent vers des impasses où il est grotesque de s'enfermer. Ainsi, dans les chroniques que nous rééditons ici, l'auteur part d'un constat du quotidien, d'un fait divers ou encore d'une idée qui peut sembler de prime abord sensée. Et il en déroule toutes les conséquences logiques pour exacerber l'absurdité à laquelle on aboutit. Car « *la Terre est ronde ; et voilà pourquoi ceux qui s'en vont trop loin sur les routes droites de*

---

\* Certaines de ces chroniques furent reprises de son vivant dans deux volumes : *À prendre ou à laisser* (1919) et *Le Roseau pensant* (1923). D'autres ont été récemment rééditées par les éditions Allia dans un ouvrage intitulé *Les Saisons indisciplinées* (2013).

*la logique arrivent dans des espaces glacés où l'amour et la vie sont impossibles.* » (« Le système Taylor », page 29).

Les chroniques présentées dans cette brochure (la première d'une série de parutions que nous avons intitulée *Ainsi parlait Balthasar*) sont toutes extraites de *La Gazette de Lausanne*. Henri Roorda y tint, de fin 1919 à 1925 (année où il se donna la mort), une rubrique hebdomadaire qu'il dénomma « Ne nous frappons pas » (voir « Une explication », page 9). Nous les avons sélectionnées pour ce qu'elles ont encore à nous dire, au-delà du siècle qui nous sépare de leur parution initiale. Car par-delà les progrès techniques et les changements de façade, pas grand-chose n'a changé dans nos sociétés humaines et dans notre certitude, toujours, que la raison triomphera des problèmes de la vie.

Les textes rassemblés ici n'ont à notre connaissance jamais été réédités depuis leur première parution dans *La Gazette de Lausanne*. Les notes sans mention particulière sont de l'auteur. Les quelques-unes que nous avons ajoutées sont identifiées par la mention « N.D.E. ».

Nous tenons enfin à adresser ici une pensée émue aux proches de Michel Froidevaux, fondateur des éditions Humus (ainsi que de la librairie et de la galerie du même nom), qui nous a quittés quelques semaines avant la parution de cet ouvrage. C'est en effet grâce à lui que nous avons découvert Henri Roorda. En collaboration avec l'Association des amis de Henri Roorda, il réédita en 2010 les quatre *Almanachs Balthasar*, ainsi que deux autres ouvrages consacrés à l'auteur : *Le Pessimisme joyeux* et *Henri Roorda et l'humour Zèbre*.

## La Justice

*Gazette de Lausanne*, 8 janvier 1920

L'autre nuit (je ne sais pas pourquoi), je pensais à Charles-le-Chauve et j'essayais de me représenter ses traits. Mais, dans les ténèbres du Moyen Âge, la calvitie classique de ce prince fabuleux ne m'apparaissait que comme une tache blanchâtre, aux contours indistincts. De sa personne physique et morale on ne m'a rien dit, si ce n'est qu'il était chauve. Je n'ai aucune raison pour le nier. Mais, à cette époque de demi-barbarie, savait-on être chauve comme savent l'être quelques-uns de nos contemporains ? Et puis, sous la calvitie de Charles, il devait y avoir quelque chose. Quoi ? Je ne le saurai sans doute jamais.

Les historiens possèdent aussi, dans leur galerie de tableaux, un certain Charles-le-Sage, plus rapproché de nous. Ce Charles-là n'était-il que sage ? L'était-il d'une manière permanente ? C'est peu probable. De longues études permettraient sans doute de résoudre partiellement ce problème. Mais des besognes plus pressantes m'appellent. Je m'abstiendrai donc de porter sur Charles-le-Sage un jugement définitif.

L'image d'Henri IV est dans tous les cœurs. Comme tout le monde, je sais que ce roi était bon. Il voulait que, le dimanche, chaque paysan pût mettre une poule au pot. Remarquons en passant que, depuis plus de trois siècles, le peuple confiant attend la poule promise. Le bon Béarnais était peut-être un pince-sans-rire. Quant à moi, je suis porté à croire qu'il y avait plusieurs hommes en lui. Un jour, si j'ai le temps, je le regarderai de plus près.

C'est certain : l'École simplifie considérablement les portraits historiques qu'elle présente aux jeunes gens. Elle aurait d'ailleurs tort de les retoucher. C'est trop tard. On humilierait inutilement bien des papas et bien des mamans si l'on faisait cadeau aux collégiens d'aujourd'hui d'un Henri IV scientifique et tout neuf, qui rendrait ridicule le Henri IV démodé dont leurs parents se sont toujours contentés. Il existe un « Henri IV des Familles », accepté par l'Opinion, qu'il n'est plus permis de modifier.

Nous ne jugeons pas plus équitablement les vivants que les morts, car nous ne connaissons pas mieux les uns que les autres. Heureusement, nous n'avons pas besoin de connaître les êtres au milieu desquels nous vivons pour avoir avec eux de bons rapports. Il nous suffit de pouvoir porter sur eux des jugements par-

tiels. Je ne connais ni les opinions philosophiques, ni les passions de mon facteur. Je sais seulement qu'il est poli et admirablement ponctuel. C'est assez pour que nos relations soient quotidiennes et courtoises. Ma cuisinière est silencieuse et énigmatique. Son âme a peut-être son secret ; sa vie a peut-être son mystère. Mais, comme je n'ai pas l'intention d'écrire sa biographie, je ne lui pose jamais de questions indiscrètes. Si je souhaite qu'elle reste longtemps chez moi, c'est pour cette seule raison que ses soupes sont des merveilles.

Nous dirons beaucoup moins de bêtises quand nous aurons perdu cette détestable habitude que nous avons de porter des jugements moraux et synthétiques sur des inconnus dont on nous raconte les fautes. Tout à l'heure, un ami m'a arrêté et m'a dit : « Marcel a mal agi. Voici ce qu'il a fait. Que dites-vous de ça ? » Je dis qu'il a eu tort. Je le blâme. Et, une fois de plus, mon indignation vertueuse me rend conscient de ma propre supériorité. Mais, aujourd'hui, je suis très pressé et je ne peux pas me livrer à une longue enquête sur la conduite de Marcel. Je n'ai pas le temps d'aller écouter les longues explications de Ferdinand qui connaît Marcel depuis longtemps et qui le défend. D'ailleurs, on me bouscule et on veut que je prenne parti tout de suite.

L'équité est une vertu qui n'est pas à la portée de toutes les bourses. Il faut avoir beaucoup de loisirs, il faut avoir le temps de penser calmement à bien des choses pour réussir à juger équitablement ceux dont on nous a dit du mal. C'est long et c'est difficile. Or, personne ne voudrait exercer la profession de serrurier sans avoir fait un apprentissage préalable ; et chacun est sûr d'être venu au monde avec la science et les qualités qu'il faut avoir pour juger les hommes.

Je me fais une idée très favorable de la nature humaine. Nous sommes, en général, de braves gens. Nous détestons l'injustice, même quand elle ne lèse pas nos intérêts particuliers. Mais, toujours occupés, toujours pressés, toujours agités, nous mourrons sans avoir eu le temps d'être justes pour des coupables qui nous ressemblaient peut-être comme des frères.

*BALTHASAR*

## **Flopsy**

*Gazette de Lausanne, 18 mars 1920*

Mon jeune chat Flopsy a un admirable pelage noir ; et il y a encore un petit trait noir vertical dans ses beaux yeux jaunes. Quand j'écris, il vient fréquemment s'installer sur mon épaule gauche et il suit du regard le mouvement de ma plume. Respectueux ou, peut-être, indifférent, il ne me signale pas, par un miaulement avertisseur, les fautes que je commets. Et si un mot, difficile à trouver, m'arrête trop longtemps, il s'en va.

Je contemple souvent et je compare avec mélancolie son existence heureuse à la mienne. Il a des qualités de premier ordre que je ne posséderai jamais. Tous ses mouvements sont gracieux. (Ah ! pauvres nous.) Conscient de sa force et de son adresse, Flopsy se promène sur mes meubles en suivant les chemins les plus périlleux. D'ailleurs, s'il tombait, ce serait sur ses pattes. Et quels bonds ! Quel ressort dans les jarrets ! J'ai beau être membre de plusieurs sociétés savantes, il y a des moments où j'envie les chats pour leur agilité. Mais, hélas ! la nature ne fait pas de sauts.

On dit que les chats sont hypocrites. Cette opinion est fautive comme presque toutes celles qui circulent dans le monde. Les hommes sont beaucoup trop paresseux, ou trop affairés, pour se procurer des idées justes. C'est toujours avec une parfaite franchise que mon chat me fait part de ses désirs. Et pourquoi douterai-je de sa sincérité lorsque, rentrant ses griffes, il me tend une petite main affectueuse ?

Flopsy est, parfois, si manifestement heureux de vivre, que je suis tenté de lui demander des leçons de philosophie. Il y aurait dans son enseignement quelques préceptes excellents. Il semble avoir compris que seul le silence est grand ; et, supérieur à Vigny, il ne le dit même pas. Il ne s'efforce pas de « paraître » : la joie d'« être » lui suffit. Quoi qu'il fasse, il a toujours l'air d'obéir à sa nature. La vraie moralité ne consiste-t-elle pas dans cet accord avec soi-même, dans cette unité ?

Mais n'exagérons pas. Flopsy ne m'est pas supérieur en tout. Il y a des moments où, me semble-t-il, il est plus bête que moi. Quand il a dû se retirer, pour un instant, dans sa caisse pleine de sciure, il ne repart jamais sans avoir gratté avec une persévérance ridicule le carrelage du corridor. Il ne comprend pas que, dans de telles circonstances, son geste héréditaire est absurde. Si les hommes n'avaient pas su renoncer à quelques gestes de

leurs ancêtres et, parfois, rompre avec la tradition, se seraient-ils avancés si loin sur la route du Progrès ? (Pourvu que cette route mène quelque part !)

Il y a encore autre chose en Flopsy qui ne me plaît pas. Lorsqu'il aperçoit à travers la vitre des oiseaux sur le balcon, il tremble de désir ; toute sa douceur s'évanouit ; et il m'apparaît comme un petit animal implacable et féroce. Moi, je suis bon ; je ne voudrais pas qu'on tuât sous mes yeux les veaux qui me lèguent leurs ris et leurs escalopes. Et puis, il y a dans le langage humain des mots qui sont infiniment plus beaux que les miaulements de Flopsy. Car il lui arrive de rompre le silence.

Oui ou non, vaut-il mieux que moi ? Je commence à voir clair dans ce problème. En tant qu'individu il m'est supérieur ; car il possède toutes les vertus de sa race, toutes celles dont il a besoin pour vivre. Quant à moi (ne protestez pas !), il me manque un grand nombre des vertus humaines. Les armes que Flopsy emploie dans la lutte pour la vie sont bien à lui. Si ma puissance est plus grande que la sienne, c'est que je peux me servir de tout ce qu'a produit le génie des autres. Ma race vaut mieux que celle des chats. Que Flopsy consulte l'Histoire, et il verra que nous avons fait de grandes choses. (Encore une fois, il est bien entendu que je ne donne pas au mot « nous » le sens que lui donnait Louis XIV.) Il peut y avoir plus de beauté dans un chat que dans un homme ; mais il y en a davantage dans un million d'hommes que dans un million de chats. D'ailleurs, les chats ne parlent pas ; c'est donc nous qui aurons le dernier mot.

Mon cher Flopsy, quand je serai de nouveau seul avec toi, je déposerai tout cet orgueil humain. Je n'ai aucune objection à te faire. Tu mérites de mener une existence d'oisif et d'aristocrate, car tu as la grâce, qui est la vertu suprême.

Il y aura encore longtemps, et peut-être toujours, des privilégiés dans les sociétés humaines. Ah ! pourquoi, dès les origines, les Maîtres n'ont-ils pas recouru, pour désarmer le lion populaire, à ce moyen que Flopsy emploie instinctivement pour faire de moi son serviteur ! À une élite qui serait composée d'individus beaux et souverainement gracieux on ne pourrait pas reprocher d'être inutile. Que, désormais, les riches s'efforcent donc d'acquiescer la grâce et la beauté. S'ils y parviennent, la question sociale sera définitivement résolue. Ce serait si simple.

BALTHASAR

## Une explication

*Gazette de Lausanne*, 25 mars 1920

La *Gazette de Lausanne* m'a communiqué la carte postale d'un citoyen de Saint-Léonard qui lui demande très poliment ce que signifient ces mots : « *Ne nous frappons pas.* » D'ailleurs, cette formule que nos lecteurs retrouvent périodiquement à la première page de leur journal en a peut-être étonné plus d'un. Je vais donc dire la signification qu'il convient de lui donner.

Et d'abord, on aurait tort de voir en elle la devise de la *Gazette*. Bien que le typographe l'encadre artistiquement comme si elle constituait un article à part, elle n'est rien de plus que le titre général de mes articles hebdomadaires. Le philosophe Alphonse Allais s'en était déjà servi pour intituler l'un de ses principaux ouvrages.

« Se frapper » signifie : « *s'affecter de terreur ou de crainte* » (Littré et Beaujean). En répétant : « *Ne nous frappons pas !* », je conseille à mes contemporains de ne pas se laisser trop violemment émouvoir par les nouvelles sensationnelles que le télégraphe nous apporte chaque jour. (Obligés d'être très concis, les télégraphistes manquent souvent de « nuances ».) Plus généralement, c'est aussi *se frapper* que d'accorder à l'Événement une importance excessive.

« *Ne nous frappons pas* » est une formule qui ne peut être goûtée que par les âmes fortes ; car celui-là est un héros qui, dans les minutes les plus émouvantes, garde un peu de sa sérénité. Oh ! je sais bien qu'on peut se faire de l'héroïsme une idée différente de la mienne. Il y a eu dans l'Histoire des héros notoires qui se sont « frappés » : Mahomet et Pierre l'Ermite, par exemple. Ce furent de grands remueurs d'hommes. Moi, je suis un type d'un autre genre : je ne voudrais pour rien au monde me mettre à la tête d'une croisade. Quand on met en branle deux cent mille gaillards pleins d'enthousiasme, on peut être sûr qu'il arrivera des malheurs.

Il y a, c'est vrai, l'Iniquité à combattre. Mais chacun peut la combattre dans son propre jardin, où les mauvaises herbes menacent d'étouffer les plantes vertueuses. L'héroïsme que je préfère ne se traduit pas par de grands gestes : c'est un héroïsme pour gens assis. Nous n'en serions pas là où nous en sommes si, le 1<sup>er</sup> août 1914, dans chaque pays, le gouvernement avait décrété l'immobilisation générale.

Pendant des milliers d'années, les hommes se sont frappés les uns les autres avec des armes tranchantes ou contondantes. Cela devient fastidieux. Je voudrais que désormais le Héros se contentât de déclarer la guerre au Mal qui est en lui. Cette lutte contre soi-même n'exige pas des armements ruineux. On y emploie quelquefois le fouet : mais jamais l'artillerie.

Soyons justes. Les héros tranquilles que j'aime n'ont pas toutes les vertus. Ce sont des individus intelligents et un peu fatigués. S'ils ne se frappent pas, c'est que leurs sentiments les plus nobles, comme les mauvais, manquent d'intensité. Pour cette raison, ils font moins de bien et moins de mal que les violents.

Voici, par exemple, Madame la baronne qui, hier soir, a trouvé un bouton de culotte dans sa soupière (la soupière de ses aïeux). Elle a été bouleversée comme si, désormais, elle ne devait plus être en sécurité dans l'univers. Mais le baron ne s'est pas frappé. Il a entendu parler des farces des enfants et il connaît les lois de la pesanteur. Il sait que les cuisinières ont parfois des vengeances terribles et que les boutons de culotte sont insolubles dans le bouillon. Pour lui, la présence de ce bouton dans une soupière n'a donc rien de miraculeux. C'est un phénomène conforme à l'ordre universel. Comme il venait de relire *Hamlet*, il a dit à sa femme : « Il y avait un bouton de culotte de trop dans le royaume du Danemark. » Et cette parole absurde ne fit qu'aggraver l'agitation de la baronne.

Comme tout le monde, le baron donne parfois cent sous pour les malheureux. Mais il n'aime pas les grands cris ; et, depuis longtemps, il a renoncé héroïquement à l'éloquence, qui agit si fortement sur les foules. Il sait ce qu'il y a d'ordinaire et de fondamental dans la vie. En observant ceux qui s'agitent, il prévoit que tous ces gens-là iront se coucher à l'heure habituelle et que, le lendemain, ils prendront avec plaisir leur café au lait matinal.

BALTHASAR

## Les Arabes ont pris Antioche

Gazette de Lausanne, 8 avril 1920

L'autre matin, je suis resté ahuri devant une affiche qui annonçait aux passants que *les Arabes ont pris Antioche*. Que signifie cette mauvaise plaisanterie ? Pourquoi les Arabes ont-ils pris Antioche au lieu de laisser cette ville aux Antiochards, qui y vivaient paisiblement au milieu de tout leur saint-frusquin ?

Et d'abord, de quels Arabes s'agit-il ? Est-ce que ce sont des Arabes de l'Entente, ou bien des alliés des Turcs ? Avons-nous à faire, dans l'occurrence, à de vrais Arabes ou bien à des Anglais temporairement arabisés ? Je n'y comprends rien.

Pendant la guerre, penché sur la carte, je suivais avec une attention passionnée les continuelles déformations du « front », qui se bombait ici, qui se ridait là et qui, par endroits, menaçait de s'effondrer. Beaucoup de mes contemporains ont souffert, comme moi, de cette inquiétude permanente. Mais en ces temps-là, du moins, on pouvait comprendre ce qui se passait. La situation était claire : on assistait à la lutte des bons contre les méchants. Et, le jour de l'Armistice, chacun s'est dit : « Ça y est. » Le problème était résolu. L'humanité allait pouvoir reprendre ses occupations favorites : l'agriculture, la danse, l'éducation des enfants, les petits chevaux, etc.

Donc, depuis le 11 novembre 1918, les hostilités entre les Alliés et les Centraux ont cessé. Mais à partir de ce moment-là, le désordre qu'il y a dans le monde n'a fait que s'aggraver. Je fus d'abord très étonné d'apprendre que les Lettons, les Estoniens, les Ukrainiens et d'autres vagues peuples continuaient à se battre au lieu de se rouler voluptueusement dans les délices de la paix. Puis ce fut d'Annunzio qui voulut mettre un peu d'animation sur les bords de l'Adriatique. Il y eut aussi des scènes de famille au sein du Conseil Suprême. Je ne parle pas des « grèves générales » : je m'y suis très bien habitué ; car, chaque jour, j'en trouve une nouvelle dans mon journal, entre « *le temps probable* » et les « *avis mortuaires* ». Pourquoi chaque pays n'aurait-il pas droit à la sienne ?

Tant que ces nouvelles sensationnelles étaient périodiques et prévues, mes nerfs fatigués pouvaient les supporter. Mais voici que les Arabes prennent Antioche ! Est-ce qu'on se moque de nous ? Il y avait donc un front arabe, là-bas, dans le fond de la Méditerranée ? De quel côté de ce front les champions du Droit

se trouvent-ils ? Est-ce l'Islam qui se met en branle ? Est-ce la guerre sainte qui commence ? Ou bien, ne faut-il voir dans la prise d'Antioche qu'un des derniers épisodes de la guerre mondiale ? Car il y a des contrées perdues où les messages téléphoniques doivent parvenir très difficilement ; et ces Arabes infatigables continuent peut-être à se battre parce que le président Wilson n'a pas encore pu leur faire savoir que la partie est terminée.

Je risque encore cette hypothèse : ce sont peut-être les journaux qui font de grands frais d'imagination pour pouvoir offrir chaque jour au public les « dernières dépêches » qu'il attend impatientement. Dans ce cas, je dirais respectueusement à messieurs les journalistes qu'ils se trompent. Il ne faut pas abuser des événements historiques. Les forces humaines ont des limites. Quant à moi, je n'en veux plus. J'ai absolument besoin de repos. On ne peut pourtant pas passer tout son temps à résoudre des problèmes de politique étrangère. On a une femme ; on a des enfants ; on a son bureau. Et l'on reçoit des lettres auxquelles il faut finir par répondre. Enfin, depuis le 1<sup>er</sup> août 1914, je n'ai pas pu m'entretenir une seule fois, tranquillement, avec mon âme. Désormais, je veux vivre à l'abri du vacarme universel. Afin de ne pas devenir fou, j'ignorerai tout ce qui se passe dans le monde. Il s'y passe trop de choses incompréhensibles. Si les Chinois, dégoûtés de leur sempiternel riz sans fromage, se mettent en marche pour venir nous prendre nos pommes de terre, ne m'en parlez pas. Je ne veux plus rien savoir. Tous les cinq ans, mes amis me diront où en est l'Europe. Ça me suffira.

BALTHASAR

## Une grande économie

Gazette de Lausanne, 28 janvier 1921

La Belgique (elle l'avoue cyniquement) doit *trente milliards et demi* à ses créanciers. Le montant de mes dettes est sensiblement inférieur à ce chiffre. Cela n'empêche pas que je dois quelque chose à mon marchand de volailles. Mais pourquoi faire des personnalités ? Aujourd'hui, tous les États et presque tous les particuliers ont de la peine à équilibrer leur budget. L'autre nuit, penché à ma fenêtre, j'ai entendu l'ardente et timide prière qui, de la Terre, montait vers la compassion sidérale des cieux. Les hommes, devenus sincères dans l'obscurité, murmuraient : « Donnez-nous de l'argent ! »

Je ne veux pas leur donner de l'argent, car ils iraient le dépenser dans les endroits où l'on danse. Mais je leur apporte une idée qui leur permettra de réaliser une grande économie.

Hier, quand je suis sorti, j'ai vu des ouvriers qui, à coups de pioche, agrandissaient systématiquement le trou qu'ils avaient fait dans la chaussée, devant ma maison. Ce trou m'ouvrit un horizon. Jusqu'à ce moment-là, je n'avais pas une seule fois songé à la nécessité de faire ce trou. Si l'on m'avait consulté, j'aurais dit : « Ce trou peut attendre. » Mais on ne m'a pas consulté. On ne me consulte jamais. Et voilà, précisément, l'erreur sur laquelle je voudrais mettre le doigt du lecteur.

Si je trouve, comme beaucoup de mes concitoyens, que l'on fait bien souvent des trous dans les rues de la ville, c'est que je ne suis pas « du métier » ; je ne suis pas « compétent en la matière » ; je ne comprends rien à la question. De coûteuses dépenses pourraient être évitées, ou retardées si, au moment d'entreprendre un travail plus ou moins nécessaire, on consultait les gens *qui ne sont pas du métier*. Ils diraient toujours : « Ça ne presse pas. »

Considérez cet intellectuel assis devant son bureau. Il est occupé à chercher la formule de la Justice Sociale. Or, voici la femme de chambre qui frappe à la porte : elle voudrait savoir quand elle pourra balayer le cabinet de Monsieur. « Irma, je crois qu'il vaudra mieux, cette semaine, ne pas déranger la poussière qui repose en paix sur ces meubles. » Irma s'éloigne en poussant de grands cris. Elle est horrifiée, car, en fait de balayage, c'est une spécialiste. La malheureuse ne voit pas qu'elle simplifierait énormément sa vie en suivant les conseils des intellectuels incompetents.

Dans toutes les entreprises des particuliers ou de l'État, il devrait y avoir un conseiller incompetent — (je veux dire : d'une incompetence *reconnue*) — représentant « le reste de l'humanité ». Au Creusot et dans les usines Krupp, par exemple, un évangéliste exercerait sûrement une action modératrice sur le travail des ouvriers. Un cordonnier dirait des choses très justes sur l'opportunité du percement d'une nouvelle rue. Il y aurait moins d'employés dans les grandes administrations publiques si leur nomination dépendait du vote de quatorze armaillis\*. Enfin, si les programmes scolaires sont trop chargés, c'est qu'ils ont été élaborés par des pédagogues.

Si la vie est chère, c'est que les inventions des spécialistes augmentent sans cesse le nombre des besoins humains. L'idée des tramways électriques, dans le cerveau de quelques individus, a évidemment précédé la construction de ces véhicules commodes. Mais, chez les honnêtes gens, le besoin de la chose n'est venu qu'après la chose. Et pour tous les « progrès », il en a été de même. Chaque fois, l'humanité aurait pu attendre.

On reconnaîtra la grande part de vérité qu'il y a dans mon principe, en songeant à toutes les conséquences funestes qui découlent du principe contraire. Des spécialistes lâchés en liberté deviennent toujours de dangereux maniaques.

Je comprends maintenant pourquoi les projets de réformes sont toujours soumis à des parlements dont l'incompétence est indiscutable.

BALTHASAR

---

\* Nom donné, en Suisse, à ceux qui s'occupent des troupeaux. (N.D.E.)

## La Police et la Vertu

Gazette de Lausanne, 5 mai 1921

Il y avait récemment dans une prison de Christiana trois jeunes gens accusés de faux serments dans des affaires de « recherche en paternité ». Dans chacun des trois cas, l'analogie des *empreintes digitales* prises, d'une part, chez l'enfant et, d'autre part, chez le père supposé constituait contre ce dernier un témoignage accablant.

Voilà qui va bien. Grâce aux progrès de la police scientifique, on badinera de moins en moins, semble-t-il, avec l'amour. Nous pouvons d'ailleurs fonder sur les progrès de la police les plus grandes espérances. L'autre jour, comme je flânais par les rues, je me suis arrêté devant une affiche représentant un élégant et mystérieux détective parisien qui se charge des *Enquêtes sur projets de mariage*. L'affiche portait les mots : *Santé. — Antécédents. — Moralité. — Prodiges...* et d'autres encore. En résumé, on peut confier à l'habile policier toutes les « Recherches » et toutes les « Surveillances ».

Cela devient de plus en plus probable : dans la guerre sainte qui, depuis l'origine des temps, met aux prises le Bien et le Mal, le Mal finira par être vaincu. Car il n'est puissant que dans l'ombre. Il n'a de l'audace que s'il peut se cacher. Or, désormais, le falot de la Justice projettera sa lumière aveuglante dans les ténèbres où les Méchants perpètrent leurs mauvaises actions. Et ceux-ci, immédiatement démasqués, ne pourront plus tromper personne.

Bientôt, l'État rachètera toutes les agences des détectives privés, car c'est à lui qu'incombe le soin de veiller sur la sécurité des citoyens. Chacun de nous aura alors sa « fiche » dans l'un des cartons de la Police Nationale. (*Santé. — Antécédents. — Chutes. — Demi-chutes. — Gaspillage. — Nombre des bains annuels. — Bombances. — Opinions. — Relations suspectes. — Etc.*) Le mensonge ne sera plus possible ; car tout se saura. Les jeunes gens ne s'exposeront plus à épouser des *inconnus*. Chacun se procurera facilement, sur le compte de son fiancé ou de sa fiancée, toutes les « précisions » désirables. Ce régime ne vaudra-t-il pas mieux que celui de la confiance « aveugle » ?

Comme il ne sera pas lié par le secret professionnel, notre valet de chambre, tout en vaquant à ses humbles besognes, s'interrompra de temps en temps pour prendre des notes. En vendant ses

renseignements, il aura le plaisir d'augmenter ses revenus tout en servant la bonne cause. Pour mériter le sucre d'orge promis, le petit Victor racontera aux Inspecteurs de la Sûreté que son papa ne prend que des camomilles lorsqu'il a assisté, la veille, au banquet trimestriel des *Anciens Combattants honoraires de 1914*. Enfin, en songeant à leurs devoirs envers l'État, nos amis intimes se demanderont parfois ce qu'ils doivent faire de nos confidences et de nos aveux involontaires.

Longtemps, les philosophes les plus sagaces ont affirmé que les étonnants progrès scientifiques réalisés par l'humanité étaient sans effet sur son progrès moral. Les hommes d'aujourd'hui, disent-ils, sont beaucoup plus savants que ceux d'autrefois, mais ne sont pas plus vertueux. Eh ! bien, ces philosophes ont manqué d'optimisme et de clairvoyance. Bientôt, tous les individus auront une conduite exemplaire, parce que, s'ils formaient de vilains projets, *ils seraient absolument sûrs d'être pincés*. Peut-on imaginer un progrès « social » plus important que celui-là ?

Osé-je dire mon sentiment ? Les moyens que la Vertu va employer pour remporter la victoire me dégoûtent. Quand je songe à cette époque prochaine où l'on ne trouvera dans le commerce que des valets de chambre « avec un œil au fond », — l'Œil de la *Sécuritas*, — je regrette le temps où, avec mes bons amis de la *Mano Negra*, sur la route de Messine à Syracuse, la hache au poing et l'escopette entre les dents, nous arrêtions les diligences pleines de riches héritières. Très courtois, nous ne prenions à ces nobles demoiselles que quelques bagatelles ; et nous les remettions en liberté lorsque leurs vieux parents épouvantés nous avaient fait parvenir la forte rançon réglementaire. Ah ! les belles rançonnées !!

*BALTHASAR*

## Table des matières

<i>La Justice</i>	5
<i>Flopsy</i>	7
<i>Une explication</i>	9
<i>Les Arabes ont pris Antioche</i>	11
<i>Une grande économie</i>	13
<i>La Police et la Vertu</i>	15
<i>Sympathie</i>	17
<i>On continue à se battre dans la Bhourtja</i>	19
<i>Un enfant bien gardé</i>	21
<i>Un nouveau ministère</i>	23
<i>Ils n'aiment qu'eux-mêmes</i>	25
<i>L'inventaire</i>	27
<i>Le système Taylor</i>	29
<i>L'Hindou se tend</i>	31
<i>La mévente des journaux</i>	33
<i>On ne badine pas avec l'infini</i>	35
<i>L'édifice de la Science</i>	37
<i>L'État tutélaire</i>	39
<i>Les machines se rouilleraient</i>	41
<i>La bonne distance</i>	43
<i>Un livre de cuisine</i>	45
<i>Ça continuera</i>	47

## Parus chez le même éditeur

### COLLECTION « MIROIRS DES HOMMES »

*Thèse pour le doctorat du mal aux cheveux et de la gueule de bois,*  
Maurice Mac-Nab

*Éloge de rien dédié à personne suivi de Éloge de quelque chose  
dédié à quelqu'un,* Louis Coquelet

*De l'usage de saluer ceux qui éternuent et de leur adresser  
des souhaits,* Théodore de Jolimont

*Monologie du mois d'avril (et de ses poissons),* Théodore  
de Jolimont

*Histoire des œufs (œufs de Pâques, etc.),* Théodore de Jolimont

*Le Club des haschischins* suivi de *La Pipe d'opium,* Théophile  
Gautier

*Edgar Poe, sa vie et ses œuvres,* Charles Baudelaire

*Notes nouvelles sur Edgar Poe,* Charles Baudelaire

*Pensées, réflexions et maximes,* Chateaubriand

*Monographie du Rentier,* Honoré de Balzac

*Le Propriétaire,* Amédée Achard

*Le Bourgeois de Paris,* Anaïs Bazin

*Le Gamin de Paris,* Gustave d'Outrepont

*Les Grisettes à Paris,* Ernest Desprez

*Bombance & Bagatelle. Chansons bachiques et grivoises,* collectif

Retrouvez notre catalogue sur notre site internet :  
[www.editionspremiereheure.fr](http://www.editionspremiereheure.fr)